

La biatch attitude, nouveau girl power ?

Autor(en): **Brochard, Nathalie**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[96] (2008)**

Heft 1525

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-284973>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La biatch attitude, nouveau girl power?

Jusque-là, on avait tâté de la girl culture presque à l'overdose de rose, de gloss, de glamour. Aujourd'hui, on franchit une nouvelle étape avec la biatch attitude. Dérivé du mot anglais *bitch* (pute), l'injure est détournée par des jeunes filles de la classe moyenne qui se la réapproprient à travers un discours performatif pour reconstruire une identité à la fois individuelle et collective. Sont-elles les féministes de demain?

Nathalie Brochard

Biatch-de-luxxx, Biatch-en-force, Biatchlove, leurs noms de guerre - de scène? - leur servent d'armure - de costume? Elles s'exposent crânement de blogs en forum et lorsqu'on les interroge sur l'étendue du mouvement, elles consentent par lâcher, ravies de l'effet: «ça revient partout, c'est vraiment qu'on est dans la tête de tout le monde et pour tout le monde». Popularisé par le tube de Mickael Youn et de Yelle, le terme biatch a des racines anglophones. Une injure qu'ont commencé à se réapproprier les femmes de la communauté black aux Etats-Unis voici plus de vingt ans. En témoigne le hip-hop de Missy Elliott. Plus récemment, les Blanches s'y sont mises elles aussi. Britney a pris le relais. Madonna a d'ailleurs fait projeter sur écran géant la fameuse phrase «It's Britney Bitch». Les francophones ne sont pas en reste puisque la chanteuse du groupe Discobitch a le mot sulfureux tatoué au creux de l'épaule.

Personne ne se reconnaît dans l'injure

Au cœur du sujet, les rapports épiques avec des garçons élevés au porno du Net dès leur tendre enfance. Biatch-de-luxxx lance: «Trouve un garçon qui te dit t'es belle au lieu de t'es bonne». C'est une furieuse envie de réagir qui la motive. Parce que personne, en effet, ne se reconnaît dans l'injure, on a la tentation de la transformer pour la réutiliser. C'est ce que font les filles qui la mettent à leur sauce en modifiant le mot. Pour Caroline Dayer chercheuse à

l'Université de Genève, Faculté de Psychologie et des Sciences de l'éducation, «l'injure est un code langagier. Elle objective quelqu'un. En se réappropriant l'injure, ces filles refusent l'assignation et deviennent alors actrices». Elles revendiquent une place. Même si elles ont été socialisées en tant que filles, elles veulent devenir actrices, mais pas uniquement d'un point de vue identitaire aussi dramaturgique.

Les facettes performatives de l'injure

C'est à ce niveau qu'elles marquent un espace de liberté, de pouvoir. Elles se définissent certes par rapport à une norme virile indéboulonnable puisqu'il n'y a que cet envers qui se module. Sur le Net, les filles se mettent en scène, jouent la surféminité aussi bien dans leurs tenues que dans leur langage, en réponse à l'injure masculine. Caroline Dayer précise que «la fonction première de l'injure est de distinguer et puis de (se) reconnaître. Les filles utilisent toutes les facettes performatives de l'injure pour reconstruire une identité individuelle et collective». Elles se regroupent et ont le sentiment de créer quelque chose, d'avancer ensemble.

«Mieux vaut rater un baiser que de baiser un raté»

La biatch est-elle un nouvel avatar féministe? On est dans une problématique d'émancipation et pour ces jeunes filles issues des classes

moyennes, le modèle de réussite reste le modèle bourgeois dont elles se réapproprient les codes visibles: les marques. Là encore, elles se veulent actrices: le vêtement dit quelque chose du corps qu'elles subjectivent. Pour notre spécialiste, «il s'agit d'une recomposition avec les références qu'elles ont à disposition». Comment ont-elles accès à cet univers qui brille? «Le gars doit payer pour traîner avec nous». Biatch-de-luxxx, la radicale, ajoute «Mieux vaut rater un baiser que de baiser un raté». A ce stade, la posture féministe en prend un sale coup. La biatch produit un travail - pour traîner avec une fille sexy, pour avoir du sexe, il faut payer - seulement l'intervention du garçon dans le processus réduit la portée de la prétention d'émancipation. Si au départ, les filles imaginent s'affranchir, éclater les frontières, inventer un nouveau rapport social, elles coïncident au passage obligé: c'est toujours le garçon qui a le pouvoir économique. Caroline Dayer parle de «paradoxe transversal. On retombe dans l'injonction, on reste prisonnier de la norme. On est au croisement du sexe, du genre, des classes sociales avec les mécanismes d'inclusion et d'exclusion inhérents». L'exercice tient alors de la haute voltige.

La biatch croit, malgré son discours féministe, au prince charmant. Même si elle m'écrit son impuissance - à moins que ce ne soit son excuse - dans une orthographe approximative mais révélatrice: «Tu oses me dire que la vie est un compte de fée?»